

*Présence d'André Malraux sur la Toile*, article 156, janvier 2013.

Texte repris de *Présence d'André Malraux*, n° 2, hiver 2001-2002, p. 76-83.

---

**Paul Voorhoeve**

## **Sur André Malraux : les lettres d'Eddy Du Perron**

*Paul Voorhoeve, qui analysait l'engagement des intellectuels néerlandais pendant la guerre d'Espagne dans le numéro 1 de Présence d'André Malraux<sup>1</sup>, poursuit son enquête sur les rapports entre André Malraux et Eddy Du Perron, dédicataire de La Condition humaine, à partir d'une étude de la correspondance qu'ils échangèrent.*

Le 11 mai 1933 André Malraux dédia un exemplaire de *La Condition humaine* à son «meilleur ami» Eddy Du Perron avec, en plus de la dédicace imprimée, l'envoi suivant, enluminé d'un beau chat «dyabolique» : «A Bep et Eddy Du Perron, leur ami André Malraux». Il faut souligner que Du Perron fut très surpris par la dédicace du roman et profondément ému par l'envoi que l'on vient de citer. Comme il l'indique dans sa correspondance à la date du 12 mai 1933 :

C'est vraiment la chose la plus agréable qui m'est arrivée depuis longtemps – tellement inattendue. [...] Pourquoi moi ? – au lieu de Drieu, Berl, Groethuysen, Jacobsthal, Loris et les autres auxquels il tient beaucoup (y compris Pia).

---

<sup>1</sup> Paul Voorhoeve : «La participation de l'intelligentsia néerlandaise à la guerre civile espagnole (PAM n° 1, 2001), *Présence d'André Malraux sur la Toile*, article 135, avril 2012.  
URL : <http://www.malraux.org/index.php/articles/1636-art135.html>. – NDLR.

Ce fut probablement l'apogée d'une amitié remarquable d'une dizaine d'années qui se termina au début de la guerre d'Espagne. Nombre d'études ont été consacrées aux aspects littéraires de la relation entre ces deux écrivains qui se sont rencontrés en novembre 1926 par l'entremise d'un ami commun, Pascal Pia. Cependant, les retombées de cette relation dans leurs oeuvres sont plutôt à sens unique et on en sait moins sur le côté affectif de leur amitié. Dans l'index des *Oeuvres complètes* de Du Perron il y a 84 renvois aux oeuvres de Malraux. L'on compte par ailleurs 218 mentions de son nom dans la correspondance Du Perron – Ter Braak; 280 mentions de son nom et une centaine de références à ses oeuvres dans les autres lettres. De surcroît, Malraux, sous le nom de Héverlé, apparaît comme personnage de premier plan dans le magnum opus de Du Perron, *Le Pays d'origine* (1935), tandis que Pia y est nommé Viala. Ils figurent aussi, tous les deux, dans deux de ses contes.

Mais l'on ne retrouve guère d'allusions à Du Perron dans les oeuvres de Malraux, bien qu'il soit possible que le nom Perken dans *La Voie royale* s'inspire d'un pseudonyme de Du Perron, Duco Perkens. Contrairement à ce qu'écrit Olivier Todd dans sa biographie récente, ce n'est donc pas le pseudonyme Perkens qui est inspiré du personnage de Perken, mais plutôt l'inverse, puisque Du Perron a déjà publié sous ce nom à partir de 1924.

Comme l'écrit Eddy Du Perron dans la lettre citée ci-dessus :

Mais c'est vraiment pour 90% à cause de l'amitié; parce que c'est une confirmation de quelque chose qui, pour moi (au moins de la part de Malraux envers moi), n'était jamais tout à fait sûre. Et c'est aussi un peu idiot puisque Malraux ne donne jamais de protestations d'amitié d'un ton chaleureux.

De son côté, dans les *Antimémoires*, Malraux appelle Eddy Du Perron «son meilleur ami» et le caractérise comme suit : «Il tenait toute politique pour non avenue, et l'Histoire aussi, je crois. [...] Il ne croyait pas à la politique, mais il croyait à la justice.» D'après Pascal Pia

Malraux devait être vivement intéressé par Du Perron. Il trouvait en lui un interlocuteur tout différent de ceux qu'il pouvait avoir dans les milieux littéraires, à *La Nouvelle Revue Française* ou ailleurs. Pour s'assurer de la valeur d'une idée, Du Perron offrait une pierre de touche d'un grain

exceptionnel. Les snobismes de l'intelligentsia n'avaient pas émoussé son jugement. Sans lui demander «qu'est-ce que vous pensez de ceci ou de cela», Malraux pouvait se rendre compte des réactions de Du Perron aux idées ou aux sentiments qu'il se proposait d'exprimer ou de faire exprimer par les personnages de *La Condition humaine*. J'ai l'impression que Du Perron a offert à Malraux un échange d'expériences. Malraux savait qu'il avait pour interlocuteur un garçon subtil, d'une franchise et d'une sincérité indiscutables et dont les réactions, par conséquent, sur tous les sujets qui s'imposaient dans un monde où l'on sentait venir la guerre, les réactions au sujet de l'asservissement des individus (contraintes de la société, engagements politiques) étaient les réactions de l'individu le plus foncièrement loyal, qui n'a pas d'autres intérêts à défendre que les intérêts très généraux de l'esprit humain.

Néanmoins, à mon avis, on a surestimé l'influence *directe* de Du Perron sur la genèse de *La Condition humaine*. Ainsi je pense avoir réfuté la suggestion faite par Jean Lacouture et d'autres auteurs selon laquelle, avant d'écrire cet ouvrage, «André Malraux s'enferma quelque temps dans la vallée de Chevreuse chez un excellent spécialiste des choses de l'Asie, son ami Eddy Du Perron avec lequel il semble avoir débattu les thèmes du livre qu'il devait d'ailleurs lui dédier».

Ce qui frappe aussi, c'est qu'il n'y a aucune indication que Malraux ait introduit Eddy dans les cercles littéraires qu'il fréquentait, autour de la NRF et de la maison Gallimard, ou l'ait proposé pour les colloques de Pontigny. Son nom n'est jamais mentionné, ni dans le *Journal* de Gide, ni dans *Les Cahiers de la Petite Dame*. Néanmoins, Mme Florence Malraux a pu m'écrire : «Toute ma jeunesse j'ai entendu parler d'Eddy Du Perron avec estime et affection. J'ai le souvenir de sa femme, mais lui, je ne l'ai pas connu».

Malgré une remarque dans une lettre du 3 février 1928 où Du Perron se plaint de ne plus avoir de nouvelles de Pia «qui se tait et est très marié», tandis qu'il reçoit des lettres très aimables de Malraux, on n'a retrouvé aucune trace d'une correspondance des deux protagonistes, ni à la Fondation Doucet, ni aux archives Gallimard, ni au Musée littéraire de La Haye. La seule exception est un fragment d'une lettre de Malraux sur «l'art du roman» que cite Vandegans dans sa *Jeunesse littéraire d'André Malraux*. Mais, étant données les circonstances, ce n'est pas tellement étonnant puisqu'ils voyageaient beaucoup tous les deux. En épluchant la correspondance de Du Perron on trouve pourtant maints renvois à des rencontres et des excursions communes pendant la période qui va de septembre 1929 à mai 1931, date du départ des Malraux pour leur

voyage autour du monde. Ainsi, à Louis Chevasson, le 7 février 1930, Du Perron écrit : «A part ceci, Amsterdam me plaît toujours beaucoup et je vois pas mal de gens. Je viens de revoir le Rijksmuseum, que j'avais parcouru à peu près au pas de gymnastique avec Malraux et Clara, et vraiment, il y a 3 grands Rembrandt absolument superbes». Et, à partir de septembre 1932, lorsque les Du Perron s'établissent, d'abord à Bellevue et ensuite à Auteuil, ils se rencontrent au moins une fois par semaine voire, selon Philippe Noble, presque quotidiennement.

Qui était donc Eddy Du Perron? Charles Edgar naquit le 2 novembre 1899 près de Batavia, l'ancienne capitale des Indes néerlandaises. Fils d'une famille de colons riches de vague ascendance franco-réunionnaise, il aspire à une carrière d'écrivain. Il ne termine pas le lycée, prend des leçons privées pour obtenir un C.A.P.E.S., auquel il n'est pas reçu, et devient apprenti journaliste à l'âge de vingt ans. Féru de littérature romantique (Walter Scott et Dumas père surtout), il s'identifie à D'Artagnan et toute sa vie il sera une sorte de D'Artagnan littéraire, polémiste hardi, d'une loyauté absolue à l'égard de ses amis mais exigeant le même engagement de leur part et, par conséquent, irascible et parfois querelleur. Plus tard il écrira un très bon essai sur le véritable D'Artagnan.

En 1921, la famille retourne en Europe et prend domicile, d'abord à Bruxelles et plus tard dans un grand manoir à Gistoux, près de Namur. En 1922, afin de mieux suivre sa vocation d'écrivain et de faire la connaissance de la vie de bohème, Eddy s'installe pour quelques mois à Montmartre. Cette période est décisive pour sa formation artistique et intellectuelle puisqu'il y est introduit dans le milieu avant-gardiste de l'époque. Il fait la connaissance, entre autres, de Max Jacob, qui a fait un portrait de lui, de Pedro Creixams, Blaise Cendrars, Tristan Rémy et de Pascal Pia avec lequel il noue une amitié qui durera toute sa vie. Qui plus est, Pia sera son guide infallible pour l'initier à la littérature.

C'est aussi par l'entremise de Pia que Malraux et Du Perron se sont rencontrés en novembre 1926. Dès avril de l'année suivante, leur amitié était consolidée. Bien que l'on ignore les détails des débuts de cette amitié, il semble qu'elle ait été surtout littéraire. Du Perron dans ses écrits a montré qu'il avait bien compris le projet de Malraux à cette époque. Le 26 octobre 1927, il écrit ironiquement au poète belge Paul van Ostaïjen

qu'un vers d'André Salmon a produit une vive impression sur Malraux, dont le désir est de devenir immortel.

La participation de Malraux au célèbre canular que fut la trouvaille extraordinaire par Pia et Du Perron des *Années de Bruxelles*, est incertaine, mais bien possible. C'était, d'après Y.-G. Le Dantec «un complément du fameux pamphlet inachevé dont Baudelaire jeta les bases durant son exil», et qu'il inclut dans l'édition critique des *Oeuvres complètes* qu'il dirigea. En réalité, il s'agissait d'un pastiche de Pia, censé appartenir à la collection de M. E. Du Perron ! Et «l'autoportrait» ajouté de Baudelaire est, selon les experts néerlandais, de la main de Du Perron.

A cette époque-là, Du Perron est encore riche; il voyage beaucoup et réside alternativement à Bruxelles, chez ses parents au Château Gistoux, aux Pays-Bas et, parfois à Paris. Pas à pas, il acquiert aussi l'expérience de la vie littéraire en Belgique et aux Pays-Bas.

À la fin de 1926 son père se suicide ce qui lui cause une sévère dépression. En mai 1932, il se marie avec Elisabet «Bep» de Roos qui a soutenu une thèse d'Etat sur Jacques Rivière. En septembre, le couple s'installe à Bellevue. Le 3 janvier 1933 sa mère meurt. Il s'avère alors que, par mauvaise gestion, le capital familial s'est évaporé. C'est la faillite complète.

Du Perron a toujours eu une grande admiration pour la personnalité et l'oeuvre de Malraux, quoique avec une nuance critique qui prit le dessus au fil des ans. C'était surtout le compagnonnage de route communiste de Malraux qui l'agaçait de plus en plus. On peut suivre cette évolution dans sa prolixe correspondance (plus de 4000 lettres recueillies en neuf volumes de *Lettres*). À propos des *Conquérants*, il écrit le 3 février 1931 :

Larbaud est, sans doute, beaucoup plus un écrivain de race que Malraux. Le style de Malraux est difficile : trop florissant et trop serré en même temps (au moins parfois) : il lui manque l'élément facile-à-lire; c'est encore pire dans *La Voie royale*. Mais on a l'impression d'avoir affaire à un gars, par opposition à presque tous les autres jeunes Français. [...] Chaque livre de Malraux gagne à la seconde lecture.

A la date du 21 août 1933, on peut lire :

«A l'heure actuelle Malraux prendrait parti pour la Russie et contre Hitler par exemple, si vraiment le monde se divisait en deux parties. Communiste plutôt que fasciste, c'est sa conviction. De surcroît, il est, bien entendu, trop complet homme et individualiste pour ne compatir qu'à l'idéal du Soviet. Il sympathise avec Kyo et Katov qui sont, tous les deux, infiniment plus communistes que Garine – aussi bien «à l'intérieur» – mais il ne s'enrôle pas lui-même à cause de son côté Gisors. Mais pour un conflit ultime, il n'hésiterait pas, dit-il. S'il est vraiment nécessaire de renoncer à son individualisme pour un intérêt collectif, plutôt pour le communisme qui représente au moins un idéal infiniment plus grand. Je crois que chaque «honnête homme» (pas le bourgeois) doit l'admettre.

Trois ans plus tard, le 21 juillet 1936, Du Perron écrit :

Malraux arrivait. Il était très aimable, avait des anecdotes drôles, comme toujours, – p[ar] e[xemple] sur Gide à Moscou mais, en fait, je me rends compte chaque fois que je commence à en avoir marre de tout ce bavardage. [...] De surcroît, je commencé à remarquer de plus en plus comment cette dialectique peut se tromper grossièrement, et comment Malraux, simplement pour toujours dire quelque chose «contre», peut cracher des bêtises énormes «with a knowing air».

Enfin, à la date du 5 décembre 1939, Du Perron fait la comparaison entre *L'Espoir* et le *Retour de l'U.R.S.S.* de Gide, notamment à propos de ce que Malraux n'a pas dit des règlements de compte entre les commissaires soviétiques en Catalogne et les anarchistes:

Eh bien, quant à moi, avec toute l'admiration, l'amitié, la compréhension même à l'égard de Malraux, je préfère l'attitude de Gide. Mais cela est la préférence de quelqu'un qui se sait soi-même, non seulement peu disposé à, mais aussi incapable de toute action politique, mais qui s'y résigne quand même à l'heure actuelle.

La correspondance avec Menno Ter Braak, publiée séparément, comprend 1159 pièces. Ter Braak fut son meilleur ami intellectuel néerlandais. Drôle de paire, l'un, Ter Braak, d'origine protestante, bourgeois, docteur ès lettres avec mention très honorable, imprégné de philosophie allemande, de Nietzsche surtout, homme de nuances subtiles; de l'autre, le colon, élevé chez les Soeurs, plutôt bohème, fêru de littérature française et polémiste intrépide. Apostats et européens convaincus, étouffés par le provincialisme spirituel aux Pays-Bas, ils sont tous les deux d'une grande envergure intellectuelle. Ensemble, ils fondent, en 1932, la revue *Forum*, qui s'oppose à la littérature courante

néerlandaise qui est alors surtout une littérature de belles lettres. Pour eux, c'est la personnalité de l'auteur qui doit se manifester par l'écriture, – le fond du texte doit prévaloir sur la forme. C'est le fameux débat «vorm of vent» (que l'on peut traduire par «la forme ou le fond»). Bien que *Forum* ait rendu l'âme après quatre années difficiles, son influence a dominé toute une époque, jusqu'à nos jours encore. Et André Malraux a été, par l'intermédiaire de ces deux auteurs, une figure de proue pour bon nombre d'intellectuels de gauche néerlandais.

Ter Braak a rencontré Malraux pour la première fois, à la fin de 1930 chez Du Perron, et ils ont discuté amplement de Staline. De retour, il écrit le 22 décembre 1930 à son ami Eddy :

J'ai encore le souvenir de la personnalité excitante de Malraux. Content que tu m'aies présenté, pas tellement à cause de sa conversation mais surtout pour son «être Malraux».

Deux ans plus tard il rendra une autre visite à Du Perron qui le prévient, le 27 septembre 1932 : «Malraux se souvient très bien de toi et se tient préparé à reprendre, en novembre, cette conversation sur Staline, exactement là où elle était rompue, il y a deux ans, puisque “cette question doit être vidée” [en français dans l'original]». Par estime, Malraux lui enverra un exemplaire de *La Condition humaine* avec la dédicace suivante : «À Menno Ter Braak avec le sympathique souvenir». Deux ans plus tard, il fera de même pour *Le Temps du mépris*. Lorsqu'un jour Mme Ter Braak se moque de leur «calender en chef» dont ils reçoivent des instructions, Eddy répond le 25 août 1933:

En premier lieu, il n'y a précisément rien contre le «calendrier» en chef de Malraux; je propose de le nommer, de manière rétroactive, Calender-Khalife. Il en a le droit le plus strict, en raison de l'aspect génial qu'il représente d'une façon-de-calender. (À bas le notaire) [bête noire de Du Perron].

L'admiration de Du Perron pour *La Condition humaine* est sans bornes, et il lui consacre deux grands essais. Pourtant, alors qu'il traduit le livre, il remarque le 11 janvier 1934 : «Je m'aperçois que Malraux, en ce qui concerne le style et le choix des mots, s'avère être moins bien que je ne le pensais : dans les premières pages, une grande pauvreté avec un retour des mots comme “écrasante”, “immobile”, “convulsif” et un arrière-goût pathétique.»

En juin 1935 Du Perron et Ter Braak avec, entre autres, Jef Last, l'ami de Gide, font partie de la délégation néerlandaise au grand Congrès des Écrivains. Ter Braak prononce un *Discours sur la Liberté*, en français, pendant lequel la salle se vide (*sic*). De retour chez lui, il écrit à Du Perron le 4 juillet 1935 :

Du congrès, je garde un arrière-goût amer. Puisque je crois de plus en plus, que pas seulement nous-mêmes, mais surtout Malraux et Gide sont, à propos de ce congrès, les dupes des autres, des politiciens. Je n'admets pas que Malraux s'est imaginé cela lorsqu'il a sollicité ton assistance.

Du Perron lui aussi écrit un rapport assez négatif à propos de cet événement :

Après avoir passé 4 jours dans les sonorités du Palais de la Mutualité, il ne me reste qu'une seule vérité indéclinable : l'impossibilité de «me faire à cela». Plutôt mourir en tant qu'écrivain pour son propre compte que comme soldat ou fonctionnaire. [...] Je me rends compte dès maintenant que ce congrès a été pour moi la force de l'attraction de Gide et Malraux, et aussi maintenant, je me demande ce que tout cela aurait été sans eux ou, autrement dit, malgré eux. [...] L'honnêteté de Malraux s'est manifestée, pour moi, pendant des années, d'une manière bouleversante, ce révolutionnaire qui, au bout du compte peut revendiquer l'épithète de militant, a été le seul «de la gauche» qui, envers moi, n'a jamais fait de prosélytisme.

Simultanément, à la demande de Malraux, Du Perron s'engage à fonder un Comité de Vigilance d'Intellectuels Antifascistes aux Pays-Bas, auquel, selon lui, il faudrait associer un grand nom : «Huizinga [historien, auteur du *Déclin du Moyen Age*, oncle de Ter Braak], ou quelqu'un d'autre, comme Rivet, Langevin et Alain l'ont fait ici. [...] le moins “communiste” et le plus “insoupçonné” que possible». Bien qu'il abhorre, comme Gide, l'idée de s'associer à une organisation et de paraître en public, il parvient à instaurer un comité, dont Ter Braak est secrétaire. Mais, le 9 juillet 1935, il écrit qu'en ce qui le concerne : «[Il] ne veu[t] jouer aucun rôle dans une organisation hollandaise contre le fascisme «sauf à faire ce que je peux», le plus important c'est de dresser une masse contre Mussert [chef du parti national-socialiste].»

Malheureusement, le comité se déchirera rapidement à cause de la discorde interne entre la majorité libérale-bourgeoise et une minorité d'obédience communiste. Il est d'ailleurs remarquable qu'une telle initiative n'ait pas été prise en Belgique, quoique

des hommes comme Paul Nothomb ou le socialiste Camille Huysmans aient largement compensé cette lacune pendant la guerre d'Espagne.

Au début de 1936 les Du Perron sont en train de préparer leur départ pour les Indes. Lorsque éclate la guerre d'Espagne Du Perron fait une tentative, avortée d'ailleurs, de rejoindre Malraux à Madrid. Voici ce qu'il écrit le 24 juillet 1936 :

Quelque chose d'amusant va peut-être se passer : moi, hâsseur acharné de la politique, je piaffe vraiment d'impatience avant de pouvoir partir pour l'Espagne. D'abord il était question d'accompagner Malraux dans un avion, mais il se révélait être un avion militaire français et, en tant que Hollandais, il m'était impossible d'y embarquer. Malraux est parti hier, ou ce matin et, sauf accident, il est demain à Madrid. Il me câblera immédiatement; le problème reste de le joindre lui. [...] J'écrirai à Schilt [directeur du journal néerlandais *Het Vaderland* où Ter Braak est rédacteur littéraire] de m'envoyer une carte de presse au cas où il me faudrait traverser les lignes fascistes. [...] Si seulement j'y vais, et s'il m'y arrivait quelque chose... (il y a, bien entendu, un certain danger, et surtout dans la présence de Malraux).

En fait, les Du Perron embarquent le 13 octobre pour Batavia. Du Perron ressent un certain remords de cette «fuite». Il écrit à Ter Braak en juin 1938 :

J'ai terminé *L'Espoir*. Je l'ai lu comme un cauchemar. C'est bien, certainement, et plein de formules admirablement envoyées, mais [...] je ressens une sorte de remords, de sentiment de lâcheté d'avoir laissé partir André, Clara et les autres pour cet enfer et d'avoir filé à l'anglaise vers les Indes [néerlandaises]. (Je le ressens parfois comme une sale trahison à l'amitié).

Qui plus est, leur séjour aux Indes néerlandaises se soldera par un échec. Eddy ne réussit pas à trouver un emploi. Il fait un peu du journalisme, exprime sa sympathie pour le mouvement d'indépendance indonésienne et s'engage dans une polémique véhémement avec le directeur d'un journal réactionnaire. Il y a là, à beaucoup d'égards, une analogie avec l'engagement de Malraux en Indochine. On peut supposer que Du Perron a été au courant de cet épisode de la vie de son ami, mais on ne sait pas s'il a eu connaissance des éditoriaux dans *L'Indochine* (ou *L'Indochine enchaînée*), auxquels il n'y a aucun renvoi dans ses oeuvres.

Le départ de Du Perron marqua aussi la fin de tout contact avec André Malraux; leur amitié s'est éteinte. Au demeurant, «le différend politique qui opposa, surtout à

partir de 1934, les deux écrivains» a contribué, d'après Philippe Noble, à la séparation des deux amis. N'en déplaise à Olivier Todd qui écrit que, pendant que Malraux monte son film au début de 1939, «de passage à Paris, Eddy Du Perron voit parfois un Malraux hagard», il n'y a aucune indication qu'ils se soient de nouveau écrits ou rencontrés après ce départ, même pas après le retour des Du Perron aux Pays-Bas. Aussi est-il extrêmement improbable que Malraux ait eu immédiatement connaissance de la mort de Du Perron, ni que, prisonnier de guerre, «il pense à son ami Eddy Du Perron, mort», puisqu'il écrit à Louis Guilloux, en avril 1942 : «Oui, j'ai eu des nouvelles de Du Perron. En tout point contradictoires : on m'a annoncé sa mort, puis son arrivée à Amsterdam...»

En réalité, les Du Perron sont revenus des Indes le 21 septembre 1939 et Eddy est mort d'une crise cardiaque le 14 mai 1940 à l'annonce de la capitulation néerlandaise. Cette même nuit, sans avoir eu connaissance de la mort de son ami, Ter Braak s'est suicidé par crainte d'être arrêté comme chef de file des antifascistes. Quelques jours plus tard la Gestapo est venue le chercher, en vain.

De la part de Du Perron il y a eu encore deux mentions de Malraux dans sa correspondance, mais elles se rapportent à des nouvelles indirectes. «Les dernières nouvelles que j'ai eues de Malraux, étaient qu'il était en Espagne pour y faire un film de *L'Espoir*, avec Denis Marion, entre autres», écrit-il le 3 octobre 1938. Puis, le 11 octobre 1939 : «J'ai entendu que Malraux est à l'École de guerre pour devenir officier.»

Il n'était pourtant pas question d'une véritable brouille. Après la guerre, Bep, la veuve de Du Perron, et André Malraux se sont rencontrés quelques fois. Il voulait l'aider à trouver un emploi en France. Ils ont entretenu une correspondance assez chaleureuse pendant quelques années. En fin de compte, l'incompatibilité d'humeur, le contraste entre l'hyper individualisme de Du Perron et l'universalisme malrucien, l'ont emporté sur l'amitié de ces deux caractères aussi différents.